

Prologue

3 novembre 1910

Elle est allongée sur un lit, assortie à ses draps blancs, elle qui ne sort jamais sans un peu de rose sur les joues et de vert autour des yeux. Ça me fait bizarre de la voir comme ça. Toute pâle et tellement immobile. Et encore plus bizarre d'imaginer ce qu'il y a sous les draps. Un bras cassé, une jambe cassée, une hanche cassée et quatre côtes cassées.

Ma sœur est en miettes. Tout ça, à cause de la misogynie de certains hommes. Je viens d'apprendre un nouveau mot à cette occasion. C'est Charles qui me l'a expliqué. La « misogynie », c'est le fait de ressentir un sentiment de

mépris à l'égard des femmes. Je n'en reviens pas qu'il y ait un mot pour désigner ce genre de sentiments...

Mais bon, elle va se relever, je la connais, ma sœur : c'est une battante ! Elle va se remettre d'aplomb. Ça lui prendra le temps qu'il faudra, et je sais qu'elle va leur montrer à tous qu'elle n'est pas du genre à se laisser impressionner.

Je me tourne vers Charles, appuyé comme moi au bout de son lit d'hôpital, et je lui demande à voix basse :

— Hein, Charles, elle va se relever ? Hein, ce n'est pas un sabotage qui va l'arrêter ?

Charles avale sa salive, s'éclaircit la gorge comme pour parler... Mais il reste la bouche ouverte, sans prononcer un mot. Il me passe un bras autour des épaules et il me serre juste contre lui.

Ma bouche devient toute sèche, mais je force ma langue en carton à bouger quand même et j'articule :

— Elle va y arriver ! Allez, Élise, c'est toi la plus forte.

Chapitre 1 Un nouveau monde ?

Janvier 1910

J'ai deux trucs qui me passionnent dans la vie : les inventions modernes et ma grande sœur.

Les inventions modernes parce qu'elles me fascinent et parce que, moi aussi, plus tard, je veux imaginer et concevoir de nouveaux objets.

Oui, je me vois bien inventeur ! J'ai toujours envie de comprendre comment les objets fonctionnent. Mes parents ont râlé plus d'une fois parce que j'avais démonté un appareil juste pour voir comment il marchait. En même temps, je les comprends. C'est vrai qu'après mon passage, certains objets fonctionnent nettement moins bien. Leur boussole à aiguille

aimantée, par exemple, que je n'ai jamais réussi à remonter correctement... Leur moulin à poivre Peugeot, dont la partie en cristal m'a glissé des mains... Et plus récemment (ce qui a plongé mon père dans un état proche de l'hystérie !), sa toute nouvelle machine à écrire. J'en ai démonté et remonté quelques touches, depuis certaines refusent toujours de se remettre en place.

Mais, pour comprendre, il n'y a pas trente-six possibilités : avant tout, il faut observer !

C'est ce que mes parents ont du mal à accepter.

Voilà pour ma première passion.

La deuxième, c'est ma grande sœur.

C'est normal, elle ne ressemble à personne d'autre. Si vous la connaissiez, vous seriez comme moi : complètement séduit !

Je n'ai jamais vu une femme pareille. Et je sais que plus tard, c'est une femme comme elle, dont je serai amoureux. Libre, indépendante, audacieuse.

Élise a vingt-deux ans et, aujourd'hui en 1910, dans un monde d'hommes, dirigé par les hommes et pensé par les hommes, pour les hommes, elle travaille. Je n'en connais pas beaucoup, des femmes dans son cas. Forcément, puisqu'elles doivent obtenir l'autorisation de leur mari pour pouvoir exercer une profession ! Voilà un truc qui me dépasse ! C'est vraiment bizarre cette façon de continuer à traiter les filles devenues adultes, comme si elles étaient encore des enfants...

Certaines sont femmes de chambre, ouvrières, institutrices. Élise, elle, est comédienne. Une comédienne qui

commence même à avoir une jolie ribambelle d'admirateurs. Elle est aussi peintre et sculptrice. Et son premier admirateur (vous l'aurez compris), c'est moi !

— Le monde change ! Le monde n'arrêtera plus de changer ! Anatole, promets-moi que tu ne deviendras jamais un de ces vieux barbons qui veulent que les femmes continuent à vivre comme au Moyen-Âge !

Évidemment, j'ai promis. D'abord parce que je ne peux rien refuser à ma grande sœur. Ensuite, parce que (vous l'aurez compris, bis !) je suis d'accord avec elle.

J'ai de la chance, parce que malgré nos dix ans d'écart, elle me traîne partout : dans son atelier, dans les loges du Théâtre des Nouveautés où elle joue Feydeau, dans les coulisses où je peux assister au spectacle et voir en même temps les réactions des spectateurs...

Bref, avec ma sœur, la vie est comme j'aime : joyeuse et palpitante !

Le monde change. Élise a raison. On commence même à parler sérieusement du droit de vote des femmes¹ et certains journaux (je l'ai vu sur le bureau de mon père) s'en alarment. L'autre jour, j'ai rapporté à ma sœur une phrase d'un certain Morlot, qui m'a particulièrement choqué : « On a parfaitement raison d'exclure de la vie politique les femmes et les personnes qui, par leur peu de maturité d'esprit, ne

1. En 1910, une journaliste allemande réunit à Copenhague une confédération internationale de femmes venues de 17 pays pour créer une « Journée internationale des femmes ». Leur objectif : obtenir le droit de vote pour les femmes.

peuvent prendre une part intelligente à la conduite des affaires publiques. »

Élise était dans tous ses états. Elle s'est mise à tourner en rond, comme un lion en cage, en vociférant :

— La moitié de la population de ce pays n'aurait pas son mot à dire sur ceux qui vont décider de son avenir ? C'est tout simplement scandaleux ! Inacceptable !

À chaque fois que quelqu'un aborde le sujet devant elle, ça se passe de la même façon. Mieux vaut ne pas trop la chatouiller là-dessus : Élise a vite fait de sortir les griffes.

Il faut dire qu'elle a dû batailler pour faire ce dont elle avait envie. Même au sein de sa propre famille. Avec notre père, les rapports ont toujours été très tendus. Et ils le sont devenus plus encore le jour où il a réalisé le rôle qu'avait joué Miss Charity auprès de ma sœur. Élise a attendu avec impatience ses vingt-et-un ans, l'âge légal de la majorité. Depuis, c'est fini, elle ne se laisse plus faire. Elle dirige sa vie comme elle le souhaite.

Notre père n'était évidemment pas du tout emballé par l'idée que sa fille devienne comédienne.

— Un travail ! Mais quelle idée, Élise ! Pourquoi n'essaies-tu pas de devenir députée, pendant que tu y es ?

— Mais oui, Père, pourquoi pas ?

— Arrête de dire n'importe quoi !

— On y viendra, vous verrez.

Notre père est devenu tout rouge. Il n'arrive toujours pas à accepter que sa fille refuse de capituler devant lui.

— Élise, ça suffit ! Trouve-toi un bon mari et fais des enfants. Comme tout le monde.

Ma sœur s'est tue, mais elle lui a jeté un regard noir.

Cette fois-là, comme les autres, elle a tenu bon, face à notre père.

Maintenant, elle est fière de sa vie de femme qui s'assume, comme elle aime le répéter.

Mais tout le monde n'est pas comme notre père, loin de là. Parce que tout artiste qu'elle est, elle plaît, Élise. Elle serait même du genre à collectionner les prétendants. Pour commencer, il y a eu Ferdinand, puis Louis (trop possessif), est venu ensuite Henri (pas assez aventurier), suivi par Auguste (qui rêvait de lui faire quitter le théâtre pour la garder à la maison rien que pour lui), puis Ernest (trop ennuyeux)... Voilà ceux dont je me souviens.

Depuis quelques semaines, il y a Charles. Et celui-là, je parie qu'il va durer un peu plus longtemps que les autres !

Car il a un sérieux atout, Charles : il prend de la hauteur, quand les autres restent les pieds solidement ancrés dans le vieux monde.

Au sens figuré comme au sens propre...